

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 9.

JEUDI, 2 MARS 1876

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne.—Grand bal costumé.—Déménagés.—Concert Couture.—Nos Gravures : Le pont Royal-Albert : Vingt mille lieues sous les mers; Philadelphie.—Le crépuscule.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Un Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres (suite).—Mort du major Voyer.—Faits divers.—Étude historique : Bigot et sa cour (suite).—Le Parlement Fédéral.—Pèlerinage du Mans à N.-D. de Lourdes.—Nécrologie : Fen Félix-Jacques Sinéanos, écrivain.—Notre table.—Nouvelles générales.—Variétés : Louise Lateau : Les attrait de la Présidence; Le bauf monumental; Les mines d'or et d'argent de Comstock.—Plaisanteries.—Feuilleton : Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite).—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le Pont Royal-Albert : Détails des plans de construction.—Ce que Conseil et Ned Land voyaient à travers le vitrail du *Nautilus*.—Paysage sous-marin de l'île Crespo.—Le Centenaire Américain : Paysage sur le Schuylkill, près de Philadelphie.

## REVUE EUROPEENNE

Il est peu de nos lecteurs qui ne se rappellent le rôle joué par lord Stratford de Redcliffe à l'époque de la guerre de Crimée. Du moment où il s'agit de l'illustre malade (*the sick man*) que ce diplomate avait pris autrefois sous ses soins, il se trouve forcé pour bien dire par ses antécédents à intervenir. Or comme, plus que jamais, la santé et même la vie politique du Sultan et de l'empire ottoman sont en question, lord Stratford a fait ce que tout bon Anglais est tenu de faire en toute occurrence difficile : il a écrit au "*Times*."

Cette lettre n'est pas tout à fait dans le courant de l'opinion qui paraît prévaloir en Angleterre :

Que la Turquie soit faible, fanatique et mal gouvernée, dit l'écrivain distingué, personne ne saurait honnêtement le nier ; mais je crois que ce serait une faute grave et hasardeuse de conclure de sa situation, sous ces divers rapports, que la meilleure conduite à suivre pour l'Angleterre est de l'abandonner complètement à elle-même.

Lord Stratford est d'avis que la guerre d'un côté et un démembrement préjudiciable de la Turquie de l'autre, pourraient être évités. Il recommande une conférence des cinq puissances parties au traité de Paris, et croit que l'influence morale de l'Angleterre pourrait y faire adopter une politique qui assurerait la paix de l'Europe et sauvegarderait les intérêts de la civilisation.

Les mesures que l'Angleterre pourrait recommander, ajoute-t-il, sont une surveillance d'organisation mixte et une pression stipulée par convention du dehors. Les difficultés que rencontrerait ce double arrangement seraient loin d'être insurmontables, et ses inconvénients seraient compensés par ses résultats. Ces mesures réduites en système équivalraient sans doute à une mise sous tutelle ; mais l'empire turc est virtuellement depuis longtemps dans cet état, qui, s'il avait été fermement imposé comme un droit, aurait sauvé la Porte de ses embarras actuels.

La presse anglaise, et encore moins le cabinet de St. James, ne paraissent pas avoir été ému de ces réclamations de l'habile diplomate, et rassurée par le coup habile qu'elle vient de faire à l'égard de l'isthme de Suez, l'Angleterre paraît devoir s'en tenir au système de *non-intervention*.

M. de Lesseps de son côté, en répondant à une adresse qui lui a été présentée par des Anglais, paraît prendre philosophiquement son parti de la conquête que la perfide Albion vient de faire à beaux deniers comptants, mais il ne le fait point sans lui rappeler assez adroitement l'indifférence et la jalousie qu'elle avait d'abord montrées. M. de Lesseps, dit à ce sujet l'*Univers*, est d'un optimisme à rendre des points au Dr. Pangloss. Cet optimisme, nos lecteurs le savent, nous l'avons tout d'abord exprimé nous-même sans nous douter qu'il

était manifesté en même temps à un si haut degré par cet éminent personnage.

L'odyssée du Prince de Galles dans l'Inde occupe une grande partie des journaux européens. Les lecteurs de *L'Opinion Publique* sont trop bien au courant de ces scènes renouvelées des *Mille-et-une-Nuits*, ou du poème de Lallah-Rook, non seulement par la lecture, mais même *de visu* par les gravures, pour que nous nous étendions bien au long sur ces comptes-rendus. Contentons-nous de signaler l'existence singulière et pour bien dire nomade que Pon a faite au futur souverain de la Grande-Bretagne. Depuis son voyage en Amérique, il a parcouru presque toute l'Europe, une partie de l'Orient, et il est aujourd'hui à faire le tour de ces vastes possessions dont sa mère, la reine Victoria, a complété la conquête. Tout jusqu'ici a été pour le mieux dans le voyage officiel ; la flatterie indoustane a surpassé toutes les formules connues, dans les poésies qui ont été adressées au prince. Les poètes canadiens sont considérablement distancés ; la belle ode de M. Fiset et la cantate de Sempé et de Sabatier, ne sont que d'une politesse très-ordinaire au prix de l'enthousiasme de ces muses des bords du Gange. Le prince est une sorte de divinité, la vie, la lumière de tout ce monde à la peau bronzée, et la merveille, c'est qu'ils aient pu exister jusque là sans sa royale présence. Autant l'Himalaya l'emporte en hauteur sur notre Cap aux Diamants, autant le Parnasse indoustane l'emporte par l'exagération sur le Parnasse canadien. Faut-il s'en affliger ou s'en réjouir ?

Cependant, toute médaille à son revers, et même à Bombay ou à Bénarès, il y a des frondeurs et des mécontents qui, comme les esclaves des triomphateurs romains, viennent troubler par leurs cris discordants l'harmonie des hymnes de l'apothéose. Qu'on en juge par les lignes suivantes que nous empruntons à la correspondance d'un journal européen et qui répondent à autant de vers dans l'original :

Tes sujets ici implorent ton royal secours,  
Car sans toi, ô prince, qui donc s'en soucierait ?  
Notre commerce est évanoui, nos arts ne sont plus des  
Une nation lointaine habille nos corps nus. [arts,

L'ne loi sur le sel fait de lui un malade, un lépreux  
Et le force à manger une nourriture où manque le sel  
[bienfaisant.

Il n'a pas d'argent pour s'acheter une chaussure convenable  
Et ne peut payer l'impôt : est-ce donc sa lourde faute ?

Notre ville en fête déploie ses brillantes richesses.  
Au milieu des illuminations nos bongalous blanchis res-  
Hélas ! le tout n'est pas la partie ; oh non ! [plendissent.  
Et Bombay la belle n'est pas toute la terre aryenne.

Les campagnes lointaines montreraient à tes yeux  
Le pauvre demi-nu, qui cultive sa terre,  
Ignorant, opprimé, triste à voir ;  
Un blanc qui passe à cheval le remplit d'alarmes !

Le coolie rude et grossier demande du secours.  
Car il est écrasé par l'impôt qui dévore tout ;  
Sa pauvre hutte, son troupeau maigre et stérile ;  
Sa femme et ses enfants, tous pleurent sur leur sort.

Rien de plus original à notre avis que cette réclamation contre l'impôt sur le sel — en vers qui, eux-mêmes, certainement n'en manquent point — que cette énergique et sombre remontrance déguisée sous la forme d'un placet poétique. Mais, hélas ! comme bien d'autres cris de douleur, qui se perdent au milieu des solennités et des réjouissances, ces plaintes se seront exhalées en pure perte !

La plus belle et la plus féerique des fêtes données au prince, si l'on en croit les journaux, serait celle qui a eu lieu dans les grottes d'Elephanta, situées au fond de la rade de Bombay. Elles sont au nombre de trois, et les colonnes et les sculptures gigantesques qui en font l'ornement sont

découpées dans le roc même. Des illuminations splendides ont signalé ces réjouissances, et le prince a pu comparer l'effet qu'elles ont produit dans les grottes à celui que produisit la chute de Niagara illuminée par des feux de toutes couleurs. Nous ne doutons pas, en bon patriote, que l'avantage de la comparaison ne soit resté à la merveille américaine !

Il est facile de le voir, l'Inde est aujourd'hui la grande préoccupation du gouvernement britannique, et s'il veut se désintéresser dans la question de la Turquie, c'est pour réserver toutes ses forces pour l'extrême Orient. Est-ce là, la bonne politique ? La plupart des journaux et des revues du continent, ceux du moins que nous avons pu consulter, nous paraissent d'avis contraire. Que la question de l'Herzégovine se résolve par des concessions comme les dernières nouvelles nous le faisaient espérer, ou qu'elle suive son cours, la Russie n'aura pas acquis impunément la certitude que prochainement on la laissera se partager, avec l'Autriche, les débris de l'empire ottoman. Se sentant plus forte et plus sûre d'elle-même en Europe, elle n'en poursuivra qu'avec plus de résolution ses projets ambitieux en Asie, elle s'avancera à pas accéléré dans cette marche dont l'Angleterre ne connaît que trop bien la dernière étape !

Cependant, au moment où tout paraît lui sourire, où la faiblesse de la France et la longanimité de l'Angleterre semblent lui faire la partie si belle, la Russie est menacée de troubles intérieurs ; elle est rongée par les sociétés secrètes. Il semble que leurs efforts qui, jusqu'ici, n'avaient pas été couronnés d'un bien grand succès, menacent de résultats plus sérieux que par le passé, si l'on en croit, du moins, les précautions prises par son gouvernement qui, il est vrai, a toujours été bien ombrageux et à toujours eu pour maxime que deux *sûretés valent mieux qu'une*. Une secte de socialistes, qui dépassent par la hardiesse et l'implacable férocité de leurs doctrines, ou plutôt de leurs folies, tout ce qu'on a connu jusqu'ici de plus mauvais dans ce genre, les *Nihilistes* — car tel est leur nom très-significatif comme on voit — font tous les jours des progrès alarmants même au sein de la gigantesque bureaucratie de cet empire. Des journaux imprimés par cette société à Genève et à Londres, le *Nabat* (ou tocsin) et le *Wipierod*, sont distribués secrètement, et ceux qui sont chargés de cette propagande échappent à la surveillance du gouvernement. Mais ce qui prouve jusqu'où s'étendent les ramifications de cette secte, c'est que *Wipierod* publiait dernièrement des circulaires *secrètes* du ministre de la justice et du ministre de l'instruction publique. Ces documents prouvent à quel point le gouvernement tient à laisser ignorer le danger qui existe, et à étouffer dans l'ombre, ceux qui travaillent aussi dans l'ombre. On enjoint aux fonctionnaires de mettre l'arrestation des nihilistes ou de ceux qui favorisent leurs menées sur le compte de *crimes de droit commun*. Ce n'est pas dans tous les pays que l'on pourrait ainsi donner le change au public et faire un procès pour un autre. Cependant, ces étranges moyens d'action, ce système anormal ont leurs inconvénients, et c'est peut-être à l'aide de tous ces mystères que les nihilistes font des progrès si considérables, malgré les moyens de répression énergiques que le gouvernement russe tient à

sa disposition. On peut en voir quelque chose dans un très-singulier roman qu'a publié dernièrement le prince Lubomirski, sous le titre de *Fonctionnaires et Boyards*. Cette œuvre d'imagination, la plus compliquée peut-être qui soit sortie du cerveau d'un romancier, depuis le *Juif-Errant* d'Eugène Sue et le *Monte Christo* d'Alexandre Dumas, se divise en deux parties, ou plutôt ce sont deux romans à la suite l'un de l'autre. Dans le premier, un directeur de la police secrète, dans le second, le procureur impérial lui-même sont les chefs du complot nihiliste ; ils sont démasqués par un chef plus avancé en grade qu'eux-mêmes, qui, indigné du rôle qu'ils jouent, se sacrifie assez héroïquement pour la justice.... et pour sauver l'héroïne dont il est épris — point de roman sans cela — car le *nihilisme* même ne saurait anéantir ce grand ressort de toutes les fictions littéraires ! Quelqu'improbable que soit l'enchevêtrement d'intrigues, de conspirations et de crimes dont cette œuvre se compose, elle jette un jour nouveau sur un état de société que l'on soupçonnerait à peine pouvoir exister dans notre siècle. Du reste, ayant encore l'attrait du mystère, la Russie est aujourd'hui très à la mode dans la littérature et dans le journalisme. Ce ne sont que romans russes, études de mœurs, de géographie, d'histoire, ou de statistique sur cet étonnant pays.

Il est possible aussi que le penchant que l'on a éprouvé en France pour l'alliance russe soit pour quelque chose dans cet engouement. Ce n'est cependant point la question des alliances étrangères qui préoccupe le plus vivement les hommes politiques à l'heure présente. C'est celle des alliances des partis entre eux, ou plutôt celle de la fusion des différentes fractions ou des différents groupes dont se compose chaque parti, comme nous l'avons exposé dans nos deux premières revues. Cette fusion est d'autant plus difficile que les deux grandes divisions de conservateurs et de libéraux se trouvent compliquées par celles de monarchistes, d'impérialistes et de républicains. Les élections pour le sénat, qui sont un indice assez certain de ce que seront celles de la nouvelle Assemblée législative, ont donné d'une part une majorité républicaine, de l'autre une majorité conservatrice — c'est-à-dire que les *conservateurs-républicains*, les *centres* forment l'appoint qui donne cette double mais peu solide majorité, à cheval sur deux adjectifs dont l'un jusqu'à présent a toujours paru l'ennemi de l'autre. Elle ne peut se maintenir que par un système de transactions et de compromis continuels ; et dans un tel système, un parti craint toujours d'être dupe de l'autre (1).

C'est aussi dans ces idées de modération et de compromis que le ministère de M. Buffet avait été formé ; cependant, celui-ci a cru qu'il se donnerait une plus grande force en mettant de côté, aussitôt après la session, son ministre des finances, M. Léon Say, qui représentait dans le cabinet une des nuances les plus libérales, et qu'il irait ainsi aux élections avec l'appui plus prononcé et plus unanime des conservateurs. Mais il a trouvé dans l'opinion publique, ou au moins dans une fraction assez considérable de l'opinion, une résistance telle qu'il a dû rengainer ce coup

(1) M. de la Rochette mentionné dans nos revues précédentes, est mort subitement à Nantes. C'était un homme d'un grand mérite, ce qu'admettent ceux mêmes qui ont le plus blâmé le rôle qu'il a joué dans les élections sénatoriales.